Frédéric DARBELLAY, éd., *La circulation des savoirs. Interdisciplinarité, concepts nomades, analogies, métaphores*

Berne, P. Lang, 2012, 245 pages

Émilie Landais

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9367>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9367

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 331-333

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Émilie Landais, « Frédéric DARBELLAY, éd., *La circulation des savoirs. Interdisciplinarité, concepts nomades, analogies, métaphores* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9367> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9367>

Frédéric Darbellay, éd., *La circulation des savoirs. Interdisciplinarité, concepts nomades, analogies, métaphores.*

Berne, P. Lang, 2012, 245 pages

Depuis quelques années, la circulation des savoirs constitue un nouveau paradigme de la connaissance. Bien que les savoirs n'ont pas attendu le *digital turn* pour circuler, ce phénomène connaît aujourd'hui une forte accélération dans la « technosphère du Web 2.0 » (p. 10). Grâce aux outils de communication, à la numérisation de la production scientifique et à l'édition de revues en ligne, les savoirs sont amenés à circuler, à voyager, à se propager, mais aussi à communiquer plus rapidement. Ce changement de rythme dans la circulation et la diffusion des connaissances nécessite « d'en signifier la valeur contextuelle qui explique en partie l'intérêt que l'on porte aujourd'hui au thème de la circulation des savoirs » (p. 11). Dans son introduction générale (pp. 10-24), Frédéric Darbellay, à l'initiative et à la direction de ce volume pluridisciplinaire, pointe la question cardinale ayant orienté les axes de réflexion qui ont conduit à la constitution de ce livre, à savoir « comment des concepts, des théories ou des méthodes circulent, s'échangent, s'empruntent, se transfèrent et se transforment dans le passage d'une discipline à une autre » (p. 13) ? Ainsi, l'inter-, voire la transdisciplinarité sont-elles mises au cœur de la problématique de l'ouvrage. En effet, si aujourd'hui, le constat est tel que les savoirs circulent, s'échangent, s'empruntent, se transfèrent et se transforment, l'auteur se demande spécifiquement en quoi la pratique de l'interdisciplinarité « est [...] une plus-value créative dans la production de connaissances nouvelles, ainsi que pour l'analyse et l'explication de problèmes impossibles à résoudre à partir d'un seul regard discipliné » (p. 13). Frédéric Darbellay est impliqué dans la promotion du dialogue entre les disciplines, il dirige notamment la cellule scientifique Inter- et Transdisciplinarité de l'Institut universitaire Kurt Bösch (Sion, Suisse). Dans cette perspective, le livre s'organise autour de dix chapitres et embrasse le champ des sciences humaines et sociales (SHS), des sciences naturelles, de la vie et de la technologie. Ainsi convoque-t-il des chercheurs de tout horizon, et ce, dans le but d'offrir une nouvelle conception de la circulation des savoirs en proposant de décrypter et de comprendre « ce qui se joue de nouveau dans le passage de concepts migrants d'une discipline à l'autre, par emprunt, détournement, analogie, métaphore ou par tout autre moyen opératoire de création d'un dialogue entre les cultures scientifiques » (p. 13). Les articles proposés relèvent tous d'une pratique interdisciplinaire dans la construction des objets scientifiques. Les chapitres de Mieke Bal (pp. 25-58), Jacques Michel (pp. 85-109) et

Bernard Ancori (pp. 204-240) sont consacrés à la notion d'interdisciplinarité. Si Jacques Baillé (pp. 59-84), Béatrice Fraenckel (pp. 111-127) ou Bernard Miège (pp. 185-202) ont axé leur réflexion sur la notion de concept nomade, et Jean-Gaël Barbara (pp. 129-147), Emmanuel Sander (pp. 149-170), Jean-Jacques Wunenburger (pp. 171-184) sur la nature heuristique que peuvent entretenir les processus analogiques et métaphoriques avec la circulation des savoirs, tous ces articles participent à l'élaboration de connaissances nouvelles empruntées de méthodes et de théories libres de vagabonder au gré de leurs « passeurs », qui les laissent traverser les frontières disciplinaires « sans tenter à tout prix d'imposer son territoire de connaissances strictement délimité » (p. 18).

D'ailleurs, dès le deuxième chapitre, Mieke Bal (pp. 25-58) soutient que « la nature voyageuse des concepts est un atout plutôt qu'un handicap » (p. 29). Elle explique avec une richesse informative et méthodologique comment travailler avec des concepts, en soulignant leur capacité à changer, à interagir, plutôt qu'à demeurer statiques, voire immuables. Dans le cadre d'une analyse culturelle, elle assied une démarche interdisciplinaire mais rigoureuse en établissant, d'abord, ce qui différencie le mot d'un concept – à travers différents exemples tels le texte et le contexte – pour, ensuite, fournir certains arguments en faveur de « concepts voyageurs » (p. 25) qui, plutôt que des méthodes, amènent à agir sur l'objet ou l'artefact pour lequel ils sont usités. Selon l'auteure, il s'agit « "d'écouter" [le concept] pour mieux le comprendre sur son propre terrain » (*ibid.*). Ainsi parcourt-elle les exemples que sont les concepts de regard, d'encadrement, de mise en scène et de performativité – utilisés de façon fréquente dans le milieu des SHS – comme étant des outils pour l'analyse interdisciplinaire, nécessaire pour comprendre la réalité socioculturelle qui nous environne.

Dans sa lignée, et avec une certaine vigilance, Jacques Michel (pp. 85-108), épistémologue, opère la mise en perspective des régions de la connaissance et fait état des vertus et risques de l'interdisciplinarité et de la pluridisciplinarité, qu'il définit comme « une enquête épistémologique sur les savoirs, leurs spécialisation et leurs relations » (p. 85). En insistant sur le fait que l'interdisciplinarité ne se contente pas d'une simple juxtaposition des savoirs, et en citant ses détracteurs, tels Georges Devereux pour qui celle-ci constitue « "un trait d'union" factice » (p. 93), Jacques Michel explique que « la circulation des concepts et des notions oblige [les disciplines] à réexaminer leur signification et leur portée. En passant d'une discipline à une autre, c'est la précision qui leur est demandée, c'est en quelque sorte leur champ de compétence

qui est interrogé » (p. 106). C'est en ce sens que les deux termes, inter- et pluridisciplinarité « visent l'explicitation des formes de l'existence plurielle des disciplines en maintenant la nécessité, pour ce faire, de se porter aux origines de cette pluralité » (p. 107).

L'article de Bernard Ancori (pp. 204-240), s'inscrivant dans le champ des sciences et des technologies, soulève une pratique de l'interdisciplinarité, hybride et concrète. Il analyse « la production et la circulation des connaissances scientifiques et des savoirs profanes dans nos sociétés techniciennes », procède à l'étalage d'un assemblage de connaissances scientifiques et de savoirs profanes et soutient que « l'interdisciplinarité dépassant le cadre du seul monde académique pour incorporer les savoirs "profanes" [...] comporte surtout une promesse de productivité accrue en termes de connaissances nouvelles » (p. 233). Avec mesure, puisque tous ces « univers » doivent conserver une part de similarité pour pouvoir communiquer entre eux, l'auteur démontre que leur articulation « devrait en effet mener à une fertilisation croisée d'autant plus féconde que leurs contenus, méthodes et pratiques sont ceux d'univers sociaux et cognitifs différents » (p. 233).

Dès le troisième chapitre, débute l'étude de la notion de « concept nomade ». Jacques Baillé (pp. 59-84) porte son attention sur le passage problématique du « mot » au « concept » en s'en tenant à quelques traits saillants de l'Antiquité et du Moyen Âge. Il détecte « ce qui singularise le point de départ – le mot – et le distingue du point d'arrivée – le concept – avant qu'il ne se (re)lie à lui » (p. 63). Dans cet article, Jacques Baillé soutient implicitement que « la conception que l'on se fait des mécanismes du connaître [...] détermine dialectiquement autant le savoir lui-même que sa transmission et, par voie de conséquence, sa circulation » (p. 88). Plus loin, Béatrice Fraenckel (pp. 111-127) s'attache à visiter les travaux d'Isabelle Stengers autour de la propagation des concepts. En s'interrogeant sur les formes langagières du dialogue interdisciplinaire, tels les termes *auteur*, *agent*, *acteur* et *actant*, elle retrace ici spécifiquement les pérégrinations du terme *actant* à partir de textes scientifiques et de témoignages de chercheurs. Définit comme « celui qui agit », elle souligne que « l'emprunt de la notion de l'actant s'est toujours fait dans une perspective de rupture » (p. 124) menant parfois à de « véritables traductions et trahisons intellectuelles » (p. 125). Concept nomade, au terme de cette expédition, l'actant se révèle être un facteur dynamique de propagation interdisciplinaire.

Si Jacques Baillé explique que la circulation des concepts donne à connaître un savoir nouveau, et si Béatrice Fraenckel démontre comment le terme *actant* peut voyager à travers les différents champs scientifiques, Bernard Miège (pp. 185-202), lui, explique comment les savoirs, en circulant, ont finalement permis un regroupement interdisciplinaire donnant naissance à une discipline. D'ordre à la fois socio-cognitif et socio-institutionnel, ce chapitre porte sur la circulation des savoirs et l'édification des sciences de l'information et de la communication (sic). Acteur de l'institutionnalisation des sic, l'auteur montre que la circulation des savoirs est décisive pour la constitution de disciplines nouvelles. Dès lors, il propose un bilan des transferts opérés dans les différentes disciplines avec lesquelles les sic interagissent et démontre enfin comment « les regroupements interdisciplinaires, avant de se construire progressivement en disciplines [...], ne peuvent que s'appuyer sur des ressources originaires de disciplines en place » (p. 186).

Dans le sixième chapitre, « Métaphores, analogies et modèles comme pratiques interdisciplinaires dans la constitution des objets scientifiques » (pp. 129-146), Jean Gaël Barbara ouvre la discussion sur un axe de réflexion propre à la circulation des savoirs. Il s'agit des processus d'analogie et de métaphore. Il explique comment ces processus, en plus d'« enrichir un domaine cible selon des procédés de création scientifique rationnels et productifs » (p. 15), rendent possible le transfert de connaissances entre des champs disciplinaires plus ou moins éloignés. C'est aussi ce que l'article de Jean-Jacques Wunenburger (pp. 171-182) se propose d'élucider en tentant de juxtaposer sciences de la nature et imaginaire autour du paradigme du chaos. Pour ce faire, il expose qu'« il ne suffit pas de se référer à une théorie scientifique pour pouvoir s'assurer d'une interprétation unique et partisane » (p. 182). En effet, « un paradigme libère un ensemble de catégories, d'agencements, d'orientations heuristiques sans imposer une lecture dogmatique et ultime » (*ibid.*). Cet axe est poursuivi avec l'article d'Emmanuel Sander (pp. 149-170) qui suggère de questionner l'analogie et les transferts de connaissance dans une perspective cognitive et développementale. En affirmant que les interférences du raisonnement humain sont portées par des connaissances (p. 165), il constate finalement que les transferts de savoirs reposent sur un processus de catégorisation. Dans cet article, les concepts d'analogie et de métaphores sont inmanquablement interrogés et présentés comme résultant d'« un processus de catégorisation inhérent au raisonnement interdisciplinaire » (p. 16).

L'ouvrage ne se contente pas de présenter l'histoire et l'évolution de la circulation des savoirs. En effet, avant d'entreprendre son voyage au cœur des différentes hybridations disciplinaires proposées, le lecteur devra avant tout considérer le sous-titre du volume. *Interdisciplinarité, concepts nomades, analogies et métaphores* sont autant de particularités propre à la circulation des savoirs. Les outils méthodologiques et théoriques convoqués, soutenus et présentés par les auteurs permettent d'entrevoir une certaine créativité scientifique et, comme le suggère Frédéric Darbellay, « un nouveau style de pensée interdisciplinaire » (p. 21). Finalement, le volume se veut particulièrement heuristique et éclairant pour qui s'intéresse aux savoirs en train de se faire.

Émilie Landais

Crem, université de Lorraine, F-57000
landais.emilie@gmail.com

Jacques DÜRRENMATT, *Bande dessinée et littérature*.

Paris, Classiques Garnier, 2013, 232 pages

Rédigé par un professeur de littérature, l'ouvrage est consacré aux liens complexes et tumultueux entre littérature et bande dessinée (BD). Complexes, car si la BD se présente souvent sous forme d'albums vendus en librairie, elle peut ne comporter aucun texte ; tumultueux, car si certains auteurs, à commencer par l'inventeur de la BD, Rodolphe Töpffer, revendiquent cette appartenance littéraire, d'autres la récusent, parfois au profit d'un lien avec différents arts (la peinture, le cinéma), le plus souvent au nom de l'autonomie du neuvième art.

Ce sujet passionnant est traité en quatre parties. La première, « Être ou ne pas être de la littérature » (pp. 13-55), revient sur l'histoire de la BD, donne la parole à des scénaristes, évoque la question de la définition de cet art et se conclue par un chapitre consacré à Hergé. La deuxième est intitulée « S'emparer de la littérature » (pp. 59-101). Elle s'ouvre par un chapitre traitant de comment les auteurs de BD donnent à voir la littérature dans leurs œuvres, se poursuit par trois études portant sur les problèmes de l'adaptation des œuvres littéraires en BD. La troisième partie, « S'inspirer de la littérature » (pp. 105-154), montre comment certains auteurs enrichissent leurs œuvres en s'inspirant de procédés littéraires comme le chapitrage, la remise en cause des règles classiques de la ponctuation, l'adoption de contraintes formelles et le récit à voix multiples. Quant à la dernière partie, sous l'appellation « Rivaliser avec la littérature » (pp. 159-215), elle regroupe des chapitres épars consacrés à la notion de *graphiation* (l'empreinte

graphique du dessinateur qui résiste à la monstration), à l'esthétique régressive, à la BD d'histoire, à l'autofiction et à l'organisation du récit.

Sur le plan formel, l'ouvrage est très agréable à lire. Il est écrit dans une langue simple et claire. Les parties sont équilibrées, les illustrations nombreuses, le vocabulaire précis (l'auteur propose, par exemple, des distinctions utiles entre esquisse et croquis, vignette et case), le tout servi par une très grande connaissance de la BD francophone actuelle. La seule réserve formelle que l'on peut émettre est, pour chaque partie, l'absence d'introduction et de conclusion. Or, ces dernières auraient sans doute permis de mieux saisir la cohérence interne de chaque partie et de mieux comprendre leur articulation. Sur le fond, l'auteur expose très clairement les controverses sur les liens entre littérature et BD et défend parfaitement deux thèses. La première, explicite, est que la BD doit revendiquer ses racines littéraires et se frotter à la poésie pour mieux trouver son autonomie. La seconde, implicite, est que, contrairement à ce que l'on peut penser au premier abord, la BD a plus de liens avec la littérature que le cinéma.

Le problème de ce livre n'est pas ce qui est dit, mais ce qui est tu. Premier point, l'auteur connaît parfaitement la BD francophone et cite quelques auteurs américains reconnus par la critique (Will Eisner; Chris Ware), mais il se désintéresse des *comics* les plus vendus (*Superman*, *X Men*, etc.) et ne dit rien des mangas. Pourquoi ? Par méconnaissance ou par choix ? De même, la BD numérique n'est pas évoquée alors que la question de la création et de la diffusion numérique touche le monde de la BD comme celui de littérature. Plus gênant, évoquant les rapports entre BD et cinéma, l'auteur ne fait aucune mention des westerns. Pourtant de Durango à Blueberry en passant par Comanche et Buddy Longway, de nombreux héros de BD francophones sont liés à ce genre cinématographique. Plus choquant encore pour un spécialiste de la communication, l'auteur ne rappelle pas les liens forts entre médias et BD. Or, c'est la presse d'information qui, aux États-Unis, a popularisé des héros comme Yellow Kids et la presse enfantine qui, en France, a rendu célèbre Bécassine ou Tintin, les ventes d'album ne prenant leur essor que dans les années 70. Aujourd'hui, la BD de reportage constitue un nouveau territoire pour les auteurs, tandis qu'elle devient une autre façon de faire du journalisme comme en témoigne le lancement de *La Revue dessinée*. Enfin, bien que l'auteur se défende de toute hiérarchisation culturelle, il est dérangeant de voir la littérature se réduire au seul roman, qu'il soit policier ou non. La science-fiction, l'érotisme, les récits utopiques et dystopiques qui font